L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 12 NOVEMBRE 1893.

LE FRÈRE AINÉ.

I

—Tu vas donc connaître André! disait Gustave Ferral. Pour moi, vois-tu, c'est toujours le "petit"! Je l'ai vu si faible, tant d'années nous séparent! Et puis, c'est moi qui l'ai élevé. Il a été presque mon enfant. Tu verras quel brave garçon ça est!

C'est à sa femme que Gustave Ferral parlait ainsi. Il venait de rentrer chez lui, revenant du Ministère de l'Instruction publique, où il était chef de bureau. En bas, la concierge lui avait remis une lettre, il l'avait parcourue dans l'escalier, et, en ouvrant la porte de la salle à manger où l'attendait Mme Ferral, il s'était écrié:

—Enfin! André annonce son arrivée!

Gustave Ferral était âgé de quarante-cinq ans. Il avait épousé deux ans auparavant une jeune fille, Germaine Derancourt, dont il avait connu le père, qui était un de ses amis de bureau. Derancourt, veuf depuis plusieurs années, avait, pour sa fille des tendresses de mère, et, se sentant faible, d'une santé très précaire, souvent il avait fait part à Ferral de ses craintes: s'il mourait, que deviendrait sa fille? Cette inquiétude du pauvre homme, Ferral avait fini par l'éprouver lui-même, si bien qu'il eut le désir de connaître Mlle Derancourt, à laquelle il s'intéressait. Un soir, le père l'invita à venir dîner chez lui. Ferral vit Mlle Derancourt et ressentit vite pour elle une profonde sympathie; il ne la cacha point à son ami.

—Ah! je suis bien content! fit ce dernier; maintenant, au moins, je suis sûr que Germaine aurait en vous un soutien dévoué et sûr.

Pendant plusieurs mois, Gustave Ferral revit Mlle Derancourt. Il lui apportait des bouquets, la complimentait sur sa grâce, l'entourait de soins et de prévenances. Derancourt pensa que s'il pouvait, avant de mourir, assurer le sort de sa fille, il s'en irait tout-à-fait tranquille: pourquoi ne serait-elle pas la femme de Ferral.

Quand il lui fit part de ce projet, à mots couverts, mais auxquels Germaine ne pouvait se tromper, elle eut un sourire mélancolique.

—Tu veux donc te débarrasser de moi? demanda-t-elle.

—Oh! s'écria Derancourt interloqué, comment peux-tu faire une semblable supposition? Je songe à ton avenir, voilà tout! Et il me semble que tu trouverais en Ferral le mari qu'il te faut, bon, tendre, d'esprit élevé, en passe d'arriver à une haute situation administrative....

—Mais est ce que M. Ferral t'a chargé de me demander ma main?

—Non; seulement je suis bien certain qu'il t'aime.

Germaine n'avait aucune raison de combattre le projet de son père. Dans l'horizon étroit où elle se trouvait, tout lui était indifférent. Et même, elle se disait qu'en quittant son père pour aller vivre avec Ferral, il n'y aurait pas grand'chose de changé dans son existence Les deux hommes, en effet, malgré une différence d'âge, se ressemblaient beaucoup; ils avaient pris dans la vie bureaucratique, les mêmes habitudes, les mêmes façons d'être, les mêmes allures, et comme tous deux l'entouraient d'une très vive affection, à laquelle elle ne songeait pas à prêter une source différente, elle se demandait à certains moments lequel était vraiment son père.

Le mariage eut lieu très naturellement comme une chose réglée depuis longtemps, apprêtée à l'avance, immanquable. Peu de temps après, Derancourt mourut. Germaine fut heureuse de trouver chez son mari cette protection caressante dont son père l'avait toujours entourée.

Au fond elle était heureuse. Elle avait pour Ferral une amitié très sincère; peut-être même croyait-elle que c'était de l'amour. Toujours est-il qu'elle avait la certitude de dignement remplir ses devoirs d'épouse, d'être une femme dévouée. Ferral, de son côté l'aimait d'un amour profond.

II

C'est au milieu de cette existence très calme qu'arriva André.

De dix-huit ans plus jeune que son frère, il était né d'un deuxième mariage du père Ferral. Quelques années après sa naissance, ce dernier était mort. Sa femme ne lui survécut pas longtemps. Dès lors, Gustave Ferral restait seul pour s'occuper de son jeune frère. Ce fut avec une application touchante qu'il se donna cette tâche. Grâce à lui, André fit des études sérieuses, et, à vingt ans, il était armé pour la lutte de la vie; un peu plus tard, ingénieur d'un réel mérite, il entrait dans un des plus grands établissements industriels de Paris.

Les deux frères vivaient ensemble, ne se quittant pas, ayant l'un pour l'autre un attachement que rien, semblait-il, ne pût entamer. Leur amour était surtout fait de délicatesse. Paternel, Gustave avait toujours enveloppé ses conseils ou ses remontrances d'une bonté infinie; dans sa reconnaissance pour son grand frère, André ressentait pour lui une sorte de vénération, et c'était sa joie la plus vive de l'entendre dire: "Je suis content de toi!"

A vingt-quatre ans un coup de fortune arriva à André. Un des associés de la maison dans laquelle il était employé venait de prendre, à son compte, la direction d'une vaste entreprise aux Etats-Unis. Cette entreprise avait été jusque-là mal conduite, et, à la relever, on pouvait gagner des millions. Mais il fallait de l'audace et de l'énergie pour tenter l'aventure, car ce pouvait être aussi la ruine. L'entrepreneur avait remarqué André Ferral, il avait apprécié son talent et sa vigueur, il lui proposa une part des intérêts dans l'affaire, en lui donnant le titre de directeur général des travaux.

Ce fut pour les deux frères une rude épreuve que la séparation qui allait résulter de ce changement dans la situation d'André. Mais, d'autre part, c'eût été folie de la part de ce dernier que de refuser. Gustave Ferral voulut accompagner son frère jusqu'au Havre, et quand le paquebot qu'il n'avait pas cessé de suivre des yeux jusqu'à la ligne d'horizon eut complètement disparu, il pleura comme un enfant.

—Mon cher petit! murmura-t-il, parlant encore d'André comme s'il était toujours enfant.

La séparation durait depuis trois ans. Au moment de son mariage, Gustave aurait bien voulu que son frère fût près de lui, mais André n'avait pu quitter son poste, des difficultés s'étaient élevées, et sa présence sur les chantiers était nécessaire. Ce n'est que deux ans plus tard qu'il devait enfin triompher des obstacles et qu'enfin libre pour quelque temps, il put écrire à son frère: "Je pars".

Bien entendu, Gustave avait plus d'une fois dans ses lettres fait à son frère l'éloge de sa chère femme. Il lui avait envoyé son portrait. Mais une description épistolaire, une photographie même pouvaient-elles rendre le charme qui se dégageait de la personne de Germaine?

Quand André la vit, il fut saisi d'une émotion dont il eut de la peine à se rendre maître.

Là-bas, sur les chantiers américains, en pleine solitude, tout à la fièvre d'action, il n'avait point connu l'amour. A l'œuvre dès le matin, le soir fatigué et brisé, il n'y avait pas eu place dans son existence pour d'autres préoccupations que celles du travail. Son cœur s'était ainsi trouvé tout naturellement préservé d'une passion, où même d'un caprice.

C'est donc avec une imagination neuve qu'il subit l'impression de sa première rencontre avec Germaine.

Dans une expansion qui ne lui était pas habituelle, bien qu'il fût toujours très affectueux, Gustave l'avait entouré d'un de ses bras, et de l'autre, attirant sa femme vers lui, il s'écria:

—Ah! mes chers enfants, je vous ai donc enfin tous deux sur mon cœur! Que je vous aime! Vous! vous seuls, je n'ai que vous au monde!

Puis, il prit une main de Germaine, une main d'André, les plaça l'une dans l'autre, et, radieux, les yeux pleins de joie, souriant, il dit:

—Voyons, qu'attendez-vous donc pour vous embrasser.

Pourquoi Germaine et André rougirent ils? Que se passa-t-il à cette minute décisive, dans ces deux âmes chastes? Eurent-ils déjà l'appréhension de ce que leur réservait l'avenir?

Dans sa complète satisfaction, Gustave Ferral, lui, ne voyait rien. Il ne se disait pas qu'il liait pour ainsi dire les deux jeunes gens, que c'est une sorte de mariage moral qu'il consacrait. Et, pourtant, n'avait il pas l'air de comprendre un peu que ces deux jeunes êtres étaient faits pour s'appartenir?

—J'avais bien raison de te dire qu'il était beau et fier, mon André! s'écria-t-il en le contemplant. Et sur le point de devenir millionnaire avec cela? Qu'en penses-tu, Germaine? N'est-ce pas que tu es heureuse d'avoir un beau-frère si gentil?

Germaine essayait de sourire, mais évidemment, elle partageait le trouble d'André.

III

Le jeune homme devait passer trois mois en France.

C'était en été. Gustave Ferral demanda un congé. Il fut entendu qu'on ferait un voyage à trois. On irait visiter quelques villes intéressantes de Normandie et de Bretagne, puis on ferait une halte au bord de la mer, dans une localité perdue.

Ce programme une fois arrêté, on procéda rapidement aux préparatifs du voyage et on partit.

Quelques jours après, lassés des excursions à travers les villes, les trois voyageurs étaient installés à Paramé,—non dans le Paramé moderne, au milieu des villas, près des hôtels, mais dans le Paramé vieux, en plein bourg, dans une maison toute couverte de plantes grimpantes, entourée d'un jardin aux grands arbres verdoyants.

C'était un coin idyllique.

La route qui mène à Cancale longeait le mur du jardin, et des fenêtres du premier étage de la maison on voyait passer, chaque jour, la diligence venant de Saint-Malo ou y retournant.

Quelles heures paisibles Gustave Ferral goûtait en cet endroit plein de poésie! Mais en était il de même d'André et de Germaine? Vraiment, on aurait dit qu'ils avaient peur l'un de l'autre, qu'ils se détestaient tant ils prenaient soin à s'éviter. Et, pourtant, quels cœurs furent plus rapprochés! Mais c'est de lui-même que chacun d'eux avait peur; ils redoutaient de se toucher la main, car cette pression suffisait à les faire pâlir; ils craignaient de se frôler au passage, de croiser même leurs regards.

Chaque après-midi, vers cinq heures, Gustave Ferral descendait avec sa femme l'avenue qui du bourg de Paramé conduit à la mer. Ils retrouvaient André sur la plage. Tous trois prenaient leur bain, et, jusqu'à la tombée du soir, ils demeuraient au bord des flots.

La mer donne à l'âme une mélancolie douce. Elle la berce, on peut le dire. Cet éternel va-et-vient, ce flux et reflux finit par accaparer l'attention, par occuper les yeux, et alors, dans une rêverie grisante, on sent la pensée suivre le mouvement des vagues, s'en allant avec elles, revenant quand elles reviennent. C'est comme un abandonnement complet de soi-même. Et, dans ces instants, si un sentiment vient à vous dominer, on ne peut rien contre lui; on a trop de molesse, trop de langueur pour lui résister.

Telle fut l'heure troublante où André et Germaine—presque avec horreur—comprirent qu'ils s'aimaient.

Ils étaient assis l'un près de l'autre, devant la rangée des cabines. L'heure du bain était passée, la mer se retirait, les cloches des hôtels avaient sonné le dîner, et il n'y avait plus que quelques rares personnes sur la plage. Gustave Ferral avait pris, dans la journée, l'omnibus qui conduit à Saint Malo, où il avait à faire quelques acquisitions. Son frère et Germaine devaient l'attendre au bord de la mer.

Le soleil commençait à tomber à l'horizon des flots. Il répandait sur le fond du ciel une lueur rougeâtre à sa base, presque jaune dans le haut. On eût dit une poudre de feu et d'or.

Germaine et André gardaient le silence, leurs regards perdus devant eux. Silence lourd à leur cœur, gênant, traître. Mais que dire? André sentait que s'il avait parlé, le tremblement de sa voix eût dénoncé la sensation qu'il éprouvait.

Soudain, Germaine, qui penchait un peu sa chaise en arrière, eut un petit mouvement de frayeur. Elle avait cru qu'elle allait tomber. Se tournant vers elle, André lui entoura la taille pour la retenir et se pencha de son côté.

Ce ne fut qu'un éclair. Et quel banal épisode, en somme! Mais est-ce que, dans la vie, la chose la plus simple n'a point souvent l'importance la plus grave? Cette chaise qui vacille, cette jeune femme qui s'effraie, cet homme, assis près d'elle, qui la soutient, quoi de plus ordinaire?

Mais, en se penchant, André avait eu contre sa joue les cheveux de Germaine, il avait senti la taille de sa belle-sœur se cambrer sous son étreinte, et, tout pâle, il la regardait.

Germaine avait, de son côté, fixé sur lui ses grands beaux yeux au charme enveloppant, et sa poitrine se soulevait à coups répétés.

André se leva. Il avait dans tout son être un frémissement qui le secouait. La révélation de son malheur lui apparut tout entière.

—Oh! c'est épouvantable! fit-il.

Germaine ne lui demanda pas même l'explication de ce cri. Ne l'avait elle pas, elle aussi, sur les lèvres? Oui, c'était épouvantable! Ils s'aimaient, eux que tout séparait, eux qui ne pouvaient faire l'aveu de leur passion sans commettre un crime, eux qui avaient dans leur cœur une affection si grande pour celui qui était l'obstacle dressé entre leurs personnes!

Ils s'aimaient!

Leur silence qui se prolongeait, leur embarras, le désordre de leurs pensées, tout le disait.

Gustave Ferral arriva enfin.

—Eh bien! s'écria-t-il, j'espère que vous l'aurez contemplée aujourd'hui, la mer!

On rentra. Le dîner fut silencieux. Gustave Ferral, un peu fatigué de ses courses à travers Saint-Malo, se retira aussitôt après le repas.

Germaine se leva et descendit les quelques marches de la porte-fenêtre de la salle-à-manger, qui ouvrait sur le jardin.

André—sans savoir pourquoi, presque automatiquement—l'avait suivie.

C'était une soirée délicieuse. De la terre, des arbres, montaient et tombaient des senteurs troublantes. Il se dégageait de toute cette nature que fécondait l'été, une mystérieuse influence sous laquelle les cœurs plaient.

—Germaine, dit André, d'une voix lente et douce, ce que je vous demanderai, le ferez-vous?

Elle hésita un instant, puis répondit:

—Je le ferai, car je suis sûre que vous ne demanderez rien que je ne puisse vous donner.

—J'ai décidé de partir, de m'en aller tout de suite; demain, je dirai à mon frère qu'une dépêche me rappelle là-bas et que j'y dois retourner sans délai.... Et il est probable que je ne vous verrai plus.... Voulez-vous me permettre d'emporter un souvenir de vous?

Les paroles d'André tombaient tremblantes dans la grande paix de cette soirée d'été.

—Tenez, dit Germaine.

Elle avait pris à son corsage un bouquet de trois roses qu'elle avait porté toute la journée et elle le tendait à André.

IV

Quatre mois après cette soirée, Gustave Ferral accourait chez lui, défait, les yeux pleins de larmes, les jambes tremblantes. Oh! qu'elle était loin, l'heure si bonne, si joyeuse où une lettre lui annonçait l'arrivée d'André, et qu'il la secouait en l'air, cette lettre—en disant à sa femme: "Tu vas donc connaître mon petit!" C'était une lettre de deuil qu'il recevait aujourd'hui: blessé dans une rixe de travailleurs, André, après trois jours d'agonie, était mort à l'hôpital.

Germaine ferma les yeux et crut qu'elle allait mourir.

Depuis son départ, André avait écrit deux ou trois fois. Ses lettres se ressentaient de la réserve dans laquelle il avait voulu se renfermer; il avait peur de laisser échapper une partie de son secret, et, pour mieux le garder, il tenait son cœur fermé. Une fois même, Gustave s'était plaint de cette froideur. "Est-ce qu'il ne m'aime plus?" avait-il dit à sa femme. Germaine n'avait rien répondu.

Et, maintenant, c'était fini! Mort, il était mort, l'être cher, celui qu'il avait tant choyé quand il était enfant, qu'il avait entouré d'un dévouement de mère! Et toujours, comme un refrain poignant, ces mots tombaient des lèvres de Gustave Ferral:

—Mon pauvre petit!......mon pauvre petit!......

Le lendemain, il s'occupa des démarches nécessaires pour que le corps d'André fût ramené en France.

Vers onze heures du matin, Germaine se trouvant seule dans l'appartement, on sonna.

La domestique annonça le visiteur.

—Monsieur Marchand, de la part de M. André Ferral.

Germaine, qui, assise, pleurait, se redressa vivement.

—Faites entrer! dit-elle.

Le visiteur pénétra dans le salon, où Germaine l'attendait.

—Madame, dit-il, la lettre qui vous apportait la triste nouvelle de la mort d'André Ferral est arrivée par le même paquebot que moi. J'ai voulu laisser passer un jour avant de m'acquitter de la triste mission dont j'ai été chargé. J'étais l'ami d'André Ferral, son confident même, et comme il savait que j'allais rentrer en France, il m'a remis pour vous—pour vous personnellement—la lettre que voici.

Germaine avait pris la lettre, et, après avoir lu les premiers mots, elle laissa retomber la main qui la tenait, tandis que, de l'autre, elle semblait comprimer les battements de son cœur, prête à défaillir.

—Vous me jurez, monsieur, qu'il ne s'est pas suicidé? demanda-t-elle avec un sanglot dans la gorge.

—Je vous le jure, madame. Mais ce que je puis vous dire aussi, c'est qu'il ne tenait plus à la vie. Il avait emporté de France un désespoir qui le minait.

—Comment est il mort?

—Il ne reculait devant aucun danger, se surmenait, allait au péril avec une insouciance inouïe. Souvent, dans nos chantiers, des rixes éclataient entre ouvriers, et elles étaient parfois sanglantes; mais on n'intervenait pas, car c'aurait été folie que de se jeter entre ces forcenés. C'est dans une de ces mêlées qu'André a reçu le coup de mort. Nous l'avions supplié de ne pas bouger, mais il a voulu quand même parler aux ouvriers, leur prêcher le calme, la concorde, les pacifier Un des combattants avait levé sa pioche contre son adversaire, celui ci allait être atteint: André essaya de le protéger, et c'est sur lui que la pioche s'abattit.

M. Marchand, en faisant ce récit, laissait déborder son émotion.

—Transporté à l'hôpital, il est mort dans d'horribles souffrances. Cependant, il souriait, en couvrant de baisers, un bouquet fané qu'il m'avait prié d'aller prendre dans sa chambre et que je lui avais apporté. Ce bouquet, il a voulu qu'on le mit dans son cercueil.

Germaine, affaissée sur un fauteuil, les mains sur ses yeux, pleurait. Le visiteur, debout, la regardait. Devant cette immense douleur, que pouvait-il?

—Madame, dit-il, ma mission est maintenant terminée, et je n'ai plus qu'à vous laisser à votre douleur.

Et, s'inclinant, il se retira.

Germaine avait laissé glisser sur ses genoux la lettre d'André, si émue, si douce.

Dieu! qu'elle souffrait! Dans sa poitrine, il y avait comme du feu. Sa tête était emplie d'un bourdonnement sourd, à travers lequel, comme un écho lointain, elle croyait distinguer la voix d'André.

Elle n'avait pas entendu son mari rentrer, et quand celui ci fut dans le salon, il était déjà trop tard pour qu'elle songeât à cacher la lettre.

—Qu'y a t-il? demanda Gustave Ferral, angoissé; as-tu reçu d'autres nouvelles?

Et il tendait la main pour prendre la lettre. Mais Germaine ne la lui donnait pas. Alors, il s'approcha de sa femme et saisit le papier.

—Oh! pardonne-moi! s'écria la malheureuse en tombant à genoux, pardonne-moi!.... c'est moi qui l'ai tué!

Gustave lut la lettre, qui ne contenait que ces quelques lignes:

"Germaine,

"Je meurs. Et la mort, c'est la délivrance. Je puis bien vous le dire, maintenant que je vais disparaître, que je vous ai aimée de toute mon âme. Quelle chose horrible! aimer la femme de mon frère! Mais je me le pardonne pourtant, puisque je ne vous l'ai jamais avoué avant cette heure, puisque j'ai préféré partir que de céder à mon amour, puisque je vous ai toujours, dans mon respect, adorée silencieusement.

"Ah! que c'est bon de s'en aller comme je m'en vais! Sans espoir, pourquoi vivre? Ma mort me permet, au moins, de laisser éclater mon amour dans un dernier adieu.

"Quand je pense que j'en étais arrivé à ne plus pouvoir écrire à mon frère avec la même joie qu'autrefois! Il me semblait qu'il m'avait volé ma part de bonheur! Mon frère que j'aimais tant, et qui avait été si dévoué, si bon, si tendre pour moi!

"Vous savez, le petit bouquet que je vous ai demandé, au moment de quitter Paramé? Eh bien! je l'ai là, près de moi, sur mon lit d'agonie, en vous écrivant. Il ne me quittera pas.

"Adieu, Germaine. Ne rougissez pas de m'accorder parfois un souvenir. Vous êtes pure, vous êtes noble, et je suis heureux que mon amour ne m'ait coûté aucune honte, ne vous ai coûté aucun remords.

"ANDRÉ."

Ferral se pencha vers Germaine, toujours agenouillée, et la releva.

—Comme il t'aimait! fit-il doucement.

Et, tombant assis, les deux coudes appuyés sur ses genoux, la tête dans ses mains, il s'écria:

—Le pauvre petit!.... oh! le pauvre petit!....

PAUL MAUROY.

UN FILS.

I

Il y a quelques mois, j'eus la douloureuse occasion d'aller à l'asile Sainte-Anne.

J'accompagnais un camarade, qu'un cruel devoir appelait en toute hâte à cette Maison des fous. Un des siens, une vieille femme dont il était le seul parent, était là depuis quelques années. Le mal avait suivi son cours régulier, traversé les périodes habituels et prévus, et l'administration de l'hospice, selon sa coutume, avertissait mon ami que la malade était à toute extrémité, qu'il vint sans retard s'il voulait la voir encore.

Il me demanda de ne pas l'abandonner en cette circonstance: la vue, le contact des fous et des folles lui causaient une véritable épouvante, non point des fous ou des folles furieux, ou de ceux qui manifestent clairement leur démence, mais des malheureux en qui rien ne trahit un dérangement d'esprit profond, dont l'allure et les gestes demeurent pondérés, tranquilles, la parole nette, la conversation affable, un peu enfantine et, disait-il, comme lointaine.

En chemin, il cherchait à m'expliquer cette impression de peur.

—On jurerait qu'ils devinent la puissance d'effroi qu'ils ont sur ma personne. Ce n'est pas de l'effroi, exactement; ils me glacent. Plus ils sont doux, raisonnables, enjoués, plus ils m'inspirent le besoin de me sauver, d'échapper à une contagion certaine. Leurs calmes regards me magnétisent, et il me semble en recevoir le choc d'une transmission de folie. Quand ils ont fini de me parler, qu'ils s'en vont, insouciants, et parfois retournent la tête en souriant de mon côté, je me demande si ce n'est pas moi qui suis enfermé. Au contraire, les autres, même en leurs plus violentes excentricités, ne provoquent en moi qu'une pitié sans bornes, et j'ai assisté ici, presque sans émotion, à des scènes terribles. Donc, je t'en prie, aide moi à traverser le jardin, ne me quitte pas avant que j'entre dans la sixième section, où se trouve ma cousine......

En effet, dès que nous fûmes dans le jardin, les folles commencèrent à nous aborder. Presque toutes imploraient la même faveur. Elles étaient là sans motif, se plaignaient d'une séquestration arbitraire, et réclamaient la visite d'un "homme d'affaires" auquel, le jour même, elles pussent conter leur cas et remettre la défense de leur liberté.

D'autres passaient, durant ces colloques, avec un air malin. Aussitôt que nous étions seuls, elles accouraient et nous expliquaient en détail le genre de folie de la femme à laquelle nous venions de parler. Elles connaissaient par le menu les persécutions imaginaires dont nous avions été entretenus, s'apitoyaient sur les misérables qui s'en croyaient victimes, nous engageaient à ne pas nous laisser poursuivre par toutes ces "têtes à l'envers".

—Ah! s'écriait une petite boulotte, fraîche et rose, on en voit de drôles, ici, et il faut avoir le cerveau solide pour ne pas devenir fou soi-même!

Nous étions parvenus au pavillon central.

—Attends moi là, me dit mon ami.

Et il disparut avec une des infirmières.

Saisi d'une curiosité maladive, je me mêlai de nouveau à la multitude des folles.

Une se promenait, autour d'un grand rectangle de gazon. Elle portait une jupe courte, un gilet blanc, un petit manteau-tailleur; elle avait les cheveux coupés courts et frisés, et était coiffée d'un chapeau canotier. Ainsi faite, et les deux mains dans les poches de sa robe ou les deux pouces aux entournures de son gilet, elle avait l'air d'un homme.

—Bonjour, prince! lui dit une femme en passant.

Le prince répondit majestueusement d'un signe.

—Vous vous promenez? demanda la femme.

Le prince daigna répondre.

—Eh! oui.... je me promène.... en attendant.

Le ton dont il laissa tomber cette parole lasse et déçue! Il exprimait toute l'amertume humaine, toute la désillusion de la terre. Il voulait dire: "Combien de temps encore mes partisans me laisseront-ils tourner dans ce carré de gazon avant de me replacer sur le trône de mes pères?"

Et le prince continua sa promenade désolée; de temps en temps, il se baissait, cueillait une pâquerette, la portait à ses lèvres: la fleur préférée, sans doute, de la reine absente!

A mesure, cependant, je commençais à comprendre l'impression de froid dont m'avait parlé mon ami; elle venait, j'imagine, d'une constatation fort simple: la similitude parfaite, dans l'apparence, entre un fou et un homme sensé,—et d'une réflexion à la sa suite; combien peu il devait falloir pour passer de la raison à la démence!

Certains employés, certains gardiens de l'hospice, par exemple, étaient là—me disait une infirmière—depuis dix ans et plus; ils me faisaient remarquer chez les autres, avec une remarquable clarté, la folie particulière dont ils étaient atteints eux-mêmes, et quand c'était leur tour de déraisonner, je n'osais les regarder, et je sentais nettement la folie me gagner......

II

Je me dirigeai, vers un coin de la cour, en ce moment désert, où s'élevait un bosquet assez touffu pour me cacher; dès que j'y fus, j'entendis un bruit de voix:

—Fais bien attention, mon enfant!...

—N'aie pas peur, petite mère; je te promets de ne pas suivre le long de la rivière....

Au même instant, je vis paraître un grand jeune homme, dans un accoutrement qui eût été comique en tout autre endroit. Le pauvre garçon devait bien avoir près de vingt ans. Il portait de longs cheveux jusque sur les épaules, tandis que sa figure était soigneusement rasée. Il était vêtu comme les tout jeunes garçonnets, pantalons à mi-jambes, avec le mollet nu, blouse serrée à la taille par une ceinture, chapeau de paille entouré d'un gros ruban où se lisait en lettres d'or: le *Redoutable*.

Dès qu'il m'aperçut, il baissa les yeux et se mit à courir.

De sa cachette, sa mère cria encore:

—Henri.... Henri.... ne t'échauffe pas!.... ne cours pas!....

Mais le malheureux était loin.

Je fis le tour du bosquet pour découvrir l'infortunée créature qui avait suivi son fils jusqu'en cet enfer. C'était une femme de grand air, vieillie avant l'âge, et qui faisait peine à voir. Elle restait assise sur un banc, l'oreille tendue, le sourcil froncé, inquiète. Je la saluai respectueusement et je m'éloignai à grands pas, en proie à un trouble inexprimable.

La vie de cette mère, près de son enfant fou au milieu de tous ces fous!....

III

Je revins au pavillon central et m'informait aussitôt auprès d'une surveillante.

—Mais, monsieur, me répondit-elle, ce n'est pas le jeune homme qui est enfermé ici; c'est la mère......

—Comment cela?

—Oh! il y a déjà sept ans!.... Elle a perdu la raison à la suite de la mort de son plus jeune fils, qui s'est noyé devant elle.... Il paraît que, dans les premiers temps, elle était effrayante; on ne lui ôtait pas la camisole de force. Un jour, on lui amena son autre enfant. On avait eu soin de l'habiller comme celui qui est mort, et le docteur, en le lui présentant, lui dit: "Eh bien! le voilà, votre petit Henri!.." Elle l'a cru, et s'est calmée tout de suite. Alors, à partir de ce moment, M. Georges, celui que vous avez vu, est resté ici, près de sa mère. C'est lui qui l'a demandé; il n'avait que treize ou quatorze ans à cette époque. Oh! monsieur, si vous saviez quel cœur ça est! Nous sommes toutes à genoux devant lui. C'est un martyr, c'est un saint....

Une larme se fondit dans les yeux de l'infirmière qui répétait:

—Quel fils!.... quel fils!....

MONTJOYEUX.

Bulletin Financier.

Samedi, 11 novembre 1893.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine	$1,793 892 00	$186 875 00
Même temps la semaine dernière	1,905 568 00	221,659 00

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—La demande est bonne et le montant limité et les taux sont fermes mais nominaux. Les cotes sur la rue sont beaucoup plus élevées.

Papier exceptionnel	8 @ —
do A1	8 @ —
Prêts sur garanties collatérales	8 @ —
Time do do	8 @ —
Papier hypothécaire	8 @ —

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE—	
Souverains Victoria	$4 80 @ 4 90
20-francs	$3 80 @ 3 90
Doublons espagnols	$15 40 @ 15 60
25-pesetas espagnols	$4 70
Or léger américain	97 @ 97½c
Argent mutilé américain, par oz,	64 @ 67
Dollars mexicains	nominaux
Sols péruviens	50½ @ 52
Pesos chiliens	50½ @ 52
Argent anglais, par £	$4 60 @ 4 80
Billets de la Banque d'Angleterre	$4 80 @ 4 90
Billets de la Banque de France	18½ @ 19½

NEW YORK—
Taux de l'argent offert 1½.
LONDRES—
Taux de la Banque d'Angleterre 3.
Consols pour l'argent 98 3|16
Pour accompte 98¼
PARIS—
Rentes 99.10
ARGENT EN LINGOTS (PAR ONCE FIN)—
Londres 32 5|16
New York—70¼
Nouvelle-Orléans—La Monnaie n'achète pas.

CHANGE.

REISCHMARKS—94
Le STERLING est ferme.

Commercial (60 jours)	479¼ @ 480¼
Traites de banques (60 jours)	482¼
Les FRANCS sont fermes.	
France de commerce (60 jours)	5.25
Traites de banques (60 jours)	5.18¾

Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est ferme.
Traites de commerce $1 00 à 1 50 d'escompte
Traites de banques pour collection au pair.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 A. M.

15 actions St Charles St. RR	76¾
$1,000 Brewing mort bonds	101
$2,000 Morgan's L. and T. RR. 7s	121¾
$5 000 New Consols	96¾
$640 Bons à prime	166½
Entre les appels de 11 A. M. et de 2 P. M.	
10 actions du Bank of Commerce	16

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur au pair	Offre	Demande
Banques.			
American National	100	107	118
Bank of Commerce	10	15¾	16¼
Canal & Banking Co	100	165¾	175
Citizens'	100	100	102
N. O. Co-operative B'k'g As.	25	21¼	23
Germania National	100	202	215
Germania Savings	100	250	300
Hibernia National	100	204	220
Louisiana National	100	163	175
Metropolitan	100	147½	....
Mutual National	100	96	104
N. O. National	100	710	765
People's	50	....	....
State National	100	....	140
Traders'	100	....	90
Union National	100	122	....
Whitney National	100	....	....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100	62	75
Firemen's	50	10	15
Germania Ins. Co	100	....	....
Hibernia Ins	100	81	89½
Home Ins	100	68	73¾
Lafayette	50	78	85
Merchants' Ins. Co	100	77	....
Mechanics' and Traders	100	100	110
New Orleans Ins. Ass	30	18	....
Sun Mutual Ins	100	114½	125
Southern Ins Co	100	85¼	92
Teutonia	100	120	128
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	135	139
Crescent City	100	100	100½
Canal and Claiborne	40	40	45
New Orleans City	100	128½	....
Orleans	50	....	68
St-Charles Street	50	76½	77½
Privilege on Carrollton RR		....	....
Actions diverses.			
Ex. O. C. Slaughterhouse	50	44	48¼
Imp. Bonded Warehouse	100	....	....
Jefferson City Gas Light Co	100	....	85
Consumers' Ice Co	100	....	....
Metairie Com'y Ass	100	....	....
M. L. & B. As		....	....
N. O. Gas Light Co	100	115¾	118
N. O. Waterworks Co	100	109	....
N. O. Brewing Ass	100	69½	74¾
Jackson Brewing Co	100	104	112
N. O. Cold Storage Co	100	....	....
French Opera Association	250	....	....
Sugar Shed Co	60	....	....
Louisiana Electric Light Co	100	....	....
Standard Guano & Chem. Co	100	....	....
St. Martin's Oil Works		....	....
Standard F'less En. Co. of Chicago	10	¼	1
Jockey Club	100	....	....
Comb. T. Stand		....	....
Edison Elec. Co		....	....
Takemina Ferment Co		....	....
Rosetta Gravel	100	....	....
Varis. Theatre		....	....
Graham P. S. Co	10	....	....
Cherokee Iron Man'f'g Co		....	....
Stafford Mineral Spring		....	....
C. C. Furniture Co		....	....
Independent Oil Works		....	....
Pelican Insurance		....	....
Jackson Coal & Coke Co		....	....
Louisiana Furniture Co		....	....
Southern Athletic Club		....	....
Young Men's Ath. Club		....	....
N. O. & North Eastern RR		....	....
Independ. Cotton Oil Bonds		....	....
Amer. Cott. Oil Deb		....	....
Washington Artillery bonds		....	....
Algiers Brew. Ass. 1st Mort. Bond (6 0/0)		....	....
Bons d'Etat.			
New Consols		96¼	96¾
Constitutional Bds		....	....
Levee 6s.			
Atchafalaya Levee Bds		92	95
Bossier Lev. Bds		90	95
Caddo Levee Bonds		93	....
5th District Levee Bds		88½	90
Lafourche Lev. Bds		95	97
Lake Borgne Lev. Bds		....	....
Pontchartrain L. B. 10 yrs		....	....
Pontchartrain L. B. 15 yrs		90	....
Pontchartrain L. B 20 yrs		91	96
Red River Atch. & B. B. Bds		94	96
Tensas Basin Bonds		90	95
Bons de ville.			
Premiums		166½	167
Premium drawn number		....	....
Privilege on Premiums		....	....
City 4's		101½	....
Extended Consol		103¼	104
Extended Crossman		104	104½
Extended 6's		....	....
City 7's, old		101	102¼
City 7's, new		....	....
City 7's, gold		....	....
Bons divers.			
United States 4's		....	....
Cotton Exchange Stock		....	....
Board of Trade Stock		....	....
Produce Exchange Stock		....	....
Mech., Dealers and Lumb		....	....
Sugar Exchange		....	....
Canal and Claib. St. R. R. mort		....	....
O. St. L. & N. O. R. R. Co		....	....
Jackson Brewery 1st Mort. Bds		....	....
Jackson Brewery 2d Mort. Bds		....	....
Morgan's L. and T. R. R. 7's		122¼	124½
Morgan's L. and T. R. R. 6's		....	....
Tex. & Pac. RR. 1st gold mort		70	....
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort		....	....
St-Charles Hotel Co. mort		....	....
Crescent City RR. 1st Ez.		100	....
Crescent City RR. new		100	....
N. O. City Railroad Co. mort		119	121
St-Charles St. RR. Co. mort		....	....
Carrollton RR. Co. mort		....	....
Carrollton 2nds 12 yrs		....	....
Carrollton 13 yrs		....	....
Carrollton 14 yrs		....	114
N. O. Waterworks Co. 1st mort		....	....
N. O. Brewing Ass'n bonds		101	....
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort		....	....
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort		....	....
Louisiana Ice Man. Co. 3d mort		....	....
La. Elect. Light Co. 1st mort		....	....
La. Elect. Light Co. 2d mort		....	....
Cherokee mort. Bonds		....	....
Elyton Land Company bonds		....	....
Edison Bonds		....	....
Levee S. Cotton Press mort		....	....
Cotton Exchange 1st mort		....	....
Certificats et Warrants.			
State Warrants, ordinary, 1885		....	....
State Warrants, ordinary, 1886		30	....
Police certificates		....	....
School certificates		....	....
City scrip, old		....	....
City scrip, new		....	....
Jan. int. cert. on State consols		....	....
Certificats émis en vertu de l'acte 93 de 1880		....	....
Unpaid State coupons No 12		....	....
Unpaid State coup. prior to No 12		....	....
State school warrants		....	....
Preferred Mexican		....	....

Bulletin Commercial.

COTON.

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS
SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 1,150 balles et 500 à arriver.
Le marché est calme.
Les cotons tachés sont de ⅛ à ½c. plus bas que les cotes.

	Aujourd'hui	
Low Ordinary	6	nom
Ordinary	6⅝	"
Good Ordinary	7	"
Low Middling	7⅝	"
Middling	7⅞	
Good Middling	7 15|16	
Middling Fair	8 7|16	
Fair	9 7|16	nom

N. O. FUTURES

Stables	
Janvier	7.80 @ 7.81
Février	7.88 @ 7.89
Mars	7.98 @ 7.99
Avril	8.05 @ 8.07
Mai	8.13 @ 8.15
Juin	8.21 @ 8.23
Juillet	— @ —
Août	— @ —
Septembre	— @ —
Octobre	— @ —
Novembre	7.55 @ 7.56
Décembre	7.68 @ 7.70

Les ventes comprennent 46,500 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à—

Galveston	7 11|16
Mobile	7¾
Savannah	7 9|16
Charleston	7⅝
Wilmington	7⅝
Norfolk	7⅞
Baltimore	8¼
Boston	8 5|16
Philadelphie	8⅝
Memphis	7¾
Augusta	7⅝

MARCHE DE NEW-YORK.
SUR PLACE.

Inactif.
Cotes: Middling Gulf 8¼

N. Y. FUTURES.

Stables.	
Janvier	8.14 @ 8.15
Février	8.21 @ 8.22
Mars	8.29 @ 8.30
Avril	8.36 @ 8.37
Mai	8.43 @ 8.44
Juin	8.50 @ 8.51
Juillet	— @ —
Août	— @ —
Septembre	— @ —
Octobre	— @ —
Novembre	8 05 @ 8.07
Décembre	8.11 @ 8.12

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU NET—	
A la Nlle-Orléans depuis le 1er septembre	624,204 balles
Même temps l'année dernière	433,424 balles
A tous les ports des Etats-Unis	2,135,800 balles
Même temps l'année dernière	1,963,509 balles
EXPORTATIONS A L'ETRANGER—	
De la Nouvelle-Orléans depuis le 1er septembre	375,479 balles
Même temps l'année dernière	245,577 balles
De tous les ports des Etats Unis	1,264 983 balles
Même temps l'année dernière	1,214,032 balles
STOCKS—	
A la Nouvelle-Orléans	238 081 balles
Même temps l'année dernière	189,598 balles
Dans tous les ports des Etats-Unis	938,800 balles
Même temps l'année dernière	1,026,814 balles

MARCHE DE LIVERPOOL.
SUR PLACE.

Stable.
Cotes—4½ pour le Middling Américain.

FUTURS.
A peine stables.

MARCHE DU HAVRE.
SUR PLACE.

Calme et facile.
Cotes—57 fr. pour l'Ordinaire (sur place), 55 fr. pour le Très Ordinaire (sur place), 51½fr. pour le Bas (sur place).

FUTURS.
Stables.

SUCRE ET MELASSE.

Jobbing ⅛ à ¼c plus élevé par livre pour le sucre, et 3 à 5c plus élevé par gallon pour les mélasses que les cotes suivantes du Sugar Exchange.

SUCRE—OPEN KETTLE—Stable.	
Choice	— @ —
Strictly prime	— @ —
Prime	— @ —
Fully Fair	2¾ @ 2 11|16
Good fair	2⅝ @ 2 11|16
Fair	2⅝ @ 2 11|16
Good common	2½ @ 2⅝
Common	— @ —
Inferior	— @ —
CENTRIFUGAL—Stable.	
Plantation granulated	4⅛ @ —
Off granulated	— @ —
Choice white	3 15|16 @ 4 1|16
Off white	3 13|16 @ 3 15|16
Gray off white	3⅝ @ 3 11|16
Fancy yellow	3 11|16 @ —
Choice yellow	3½ @ 3 9|16
Prime yellow	3⅜ @ 3 7|16
Off yellow	2⅞ @ 3 5|16
Seconds	2½ @ 3¼
Raffining Grades	— @ —
MELASSE—OPEN KETTLE—Facile	
Fancy	— @ —
Choice	— @ 33
Strictly prime	— @ —
Good prime	— @ 31
Prime	— @ 29
Good fair	25 @ 28
Fair	25 @ 28
Good common	— @ —
Common	— @ —
Inferior	— @ —
CENTRIFUGAL—Facile.	
Fancy	Nominal
Choice	21 @ —
Strictly prime	19 @ 20
Good prime	14 @ 18
Prime	14 @ 18
Good fair	10 @ 12
Fair	10 @ 12
Good common	7 @ 9
Common	7 @ 9
Inferior	6 @ —
NOUVEAU SIROP	26 @ 29
SUCRE RAFFINÉ—Stable.	
Powdered	5⅛
Cut loaf	5⅛
Standard granulated	4⅝
Confectioners' A	4 11|16
Rosetta extra C	—
Crystal extra C	—
Royal extra C	—

Marché plus facile.
Les marchands et les "jobbers" sont à louées ⅛c et 1|16c au-dessus des cotes pour les forts lots.

RIZ.
[A la Bourse.]

RIZ ECALÉ—Stable avec une demande modérée.

Fancy	5¼ @ 5½
Choice	4⅝ @ 4⅞
Prime	4¼ @ 4½
Good	3⅞ @ 4
Fair	3⅜ @ 3½
Ordinary	2⅞ @ 3⅛
Common	2⅝ @ 2¾
Inferior	2 @ 2¼
No 2	1½ @ 1⅝

Riz brut par baril de 162 livres:

	Honduras.	Carolina.
Fancy	Pas d'offres.	Pas d'offres.
Prime	3 15	3 25
Good	3 00	2 80
Fair	2 60	2 00
Ordinary	2 00	1 60
Common	1 60	1 50 @ 3 10
Inferior	1 00 @ 1 50	1 00 @ 1 50

RIZ BRUT—Stable.

FARINES.
A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse:
FARINE—Stable.

Patente, le baril	$3 50	@ 3 60
Extra fancy	$3 20	@ 3 25
Fancy	$—	@ 3 00

FARINE DE MAIS—$2 20 à 2 25
Hors de la Bourse les prix de farine et de farine de maïs sont de 25 à 50c. plus cher par baril. Les prix suivants sont ceux du jobbing trade:
CREAM MEAL—Choice $2 70 à —.
GRITS—$2 85 à 2 90.
HOMINY—$3 00 le baril.
FARINE DE SEIGLE—$4 25.
OAT MEAL—$5 25 à — le baril.

GRAINS ET FOURRAGES.
A LA BOURSE.

MAIS—On cote 50 à 51 pour le blanc, 50 à 51 pour le mêlé et — à 51 pour le jaune.
AVOINE — No 2 de l'Ouest — à 38; No 1 — à 39. Texas No 2 39 à 40.
SON—81 à 87½c.
FOIN—Prime $14 50 à 16 00; Choice $17 00 à 18 00.
Les petits lots se vendent aux prix suivants maïs 2 à 4c. de plus par boisseau; avoine 2 à 4c. de plus par boisseau; son 5 à 8c. de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS.
A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:
Les provisions sont stables.
MESS PORK—$19 25 à 19 50.

VIANDES SALEES SECHES—	
Epaules	7⅝ @ 7¾
Short rib sides	10 @ 10⅛
Long clear sides	10⅛ @ 10¼
Short clear sides	10 @ 10¼
BACON—	
Epaules	8½ @ —
Short rib sides	10¾ @ 10⅞
Long clear sides	10⅞ @ 11
Short clear sides	10¾ @ 10⅞
GRAISSE—	
En tierçons, raffiné	7¾ @ 7⅞
Prime steam	11 @ 11¼

JAMBON—12½ à 13.
Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros, les prix des détaillants sont de 25 à 50c. plus élevés pour le porc, et de ¼ à ½c. pour les autres articles provenant du porc.

GROCERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots:

CAFE RIO—	
Prime, la livre	21½
Good	21
Fair	20½
Ordinary	18¾
Common	17
CAFE MEXICAIN—	
Prime, la livre	21¼
Good	20¾
Fair	20½
Low fair	20
BEURRE—	
Western Creamery—Extra	31 @ —
Extra firsts	29 @ —
Firsts	25 @ —
Western Dairy—Extra	23 @ 24
Extra firsts	20 @ 22
Firsts	18 @ 19
Jobbing un peu plus élevé.	
FROMAGE—	
New York creams	13½
Twins, full cream	13
Young America's, full cream	13½
Singles	13½
Jobbing un peu plus élevé.	
SEL—	
De la Louisiane, City Coarse, à l'livre	75
City Fine	95
City Crushed	85
Rock Salt	3½
Pocket Salt, selon la grosseur	1½ @ 5

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton—Ici $15 00 per ton.
Farine de graine de coton au dépôt $20 00 per short ton, pour l'exportation $22 50 à 23 00 f. o. b. per long ton.
Oil cake—$23 50 à 23 75 pour l'exportation f. o. b.
Huile de graine de coton (en gros ou pour l'expédition) — Prime crude 34c., raffiné per gallon 37 à 39c. jobbing 50c.
TOILE D'EMBALLAGE — Prix des marchands—il y a deux qualités de jute bagging sur le marché—
Eastern—2¼-pound à 6¼c. per yard. 2-pound 5⅝c. 1¾-pound 5c. Western —2¼-pound 6½c. per yard, 2-pound 5⅞c. 1¾-pound 5c.
Twine—Jute 7¼ à 7½ la livre; Hemp 12¼.
COTTON TIES—Arrow 50 livres, 92½c., steel arrow 45 livres 90c.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c. de plus pour les petits lots et 1 à 4c. de plus par livre.
POMMES—Par boîte de 1|3 de boisseau, 30 à 40c. $3 50 à 6 00 par baril; sèches, par livre, choix à fancy, 6 à 7.
AMANDES—Par livre, 16 à 17c.
BANANES—Par régime, $1 75 à 2 25.
NOIX—Du Brésil, par livre 9c.
CITRONS—Par livre, 15 à 17c.
CHANEBERRIES—Par baril, $7 00 à 7 50.
CURRENTS—6 à 7c.
MARRONS—Par livre, 8 à 9c.
COCO—Par 1000, $27 00 à 28 00; packed, 4 à 6c. pièce.
DATES—Par livre, 5 à 6c.
FRAISES—4 à 7c.
PRUNES—$1 25 à 1 50, 8½ à 9c.
POIRES—$2 50 à 3 00.
PECHES—De la Californie $1 25 à 1 50 par boîte de 1|3 de boisseau.
RAISINS—De la Californie $1 65 à 2 00.
MELONS D'EAU—$8 00 à 14 00.
FIGUES—Par livre, 12 à 15c.
FILBERTS—Par livre 12c.
RAISINS—De la Californie $1 05 à 3 90 le panier; Grapes $3 00 à 3 50.
LIMONS—Par boîte, $3 00 à 4 50.
ORANGES—De la Louisiane par boîte $1 75 à 2 00; par baril $3 00 à 3 50; de la Floride $2 00 à 2 25 par boîte.
PISTACHES—Par livre, 5 à 6½c.
PACANES—De la Louisiane 7 à 20c.
ANANAS—Par douzaine, — à —.
PRUNEAUX—Par livre, 12 à 14c.
NOIX—Par livre, 13 à 15c.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix du gros au landing. Les marchands obtiennent 15 à 25c. de plus par baril et ¼ à ½c. par livre en lots.)
POMMES DE TERRE—De l'Ouest $2 40 à 2 75.
PATATES DOUCES—Ordinaires par baril $1 00 à 1 25.
YAMS—$1 25 à 1 50.
OIGNONS—$2 25 à 2 50.
CHOUX—Par crate $2 00 à 2 50.
AIL—Italien 45 à 75c.; de la Louisiane 25 à 65c. par macorne.
CHOUCROUTE—$5 25 à 5 50 le baril.
HARICOTS—Choice Northern med. 3⅛c.; Northern red kidney choice 5⅛; white kidney 5; pois verts 3⅛.
VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 15 à 25c. de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et 1 à 2c. de plus par douzaine d'œufs.

Grosses volailles de l'Ouest, la douzaine	$4 25 @ 4 50
Poulets	1 75 @ 3 25
Canards	2 75 @ 3 25
Oies	4 00 @ 5 00
Dindes	12 00 @ 14 00
Grosses volailles de la Louisiane, la douzaine	$2 25 @ 3 25
Poulets	1 50 @ 2 00
Canards	2 50 @ 3 00
Oies	3 50 @ 4 00
Dindes	7 00 @ 10 00

ŒUFS — De la Louisiane 21 à 22; autres qualités 19 à 20.
SUIF—4¾c. la livre pour celui de la ville; 4c. celui de la campagne.
CIRE D'ABEILLE—Prime yellow à 20c. la livre.
LAINE—Burry 7 à 8c. la livre; Louisiana clear, coupe de printemps 12c.; clear lake —c.
PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au-dessus 3c.; steer et peaux de vaches 30 à 70 livres 1¾c.; kips 14 à 30 livres 3c.; peaux de veau 35c. pièce; grub selection 2c.
PEAUX DE LA CAMPAGNE—Green salted, wet salted 2c.; No 1 3c.; No 2 2c.; dry flint 4; dry salted 3c. la livre.
PELLETERIE—Otter 50c. à $6 50; castor 5 à 75c. pièce; racoons 5 à 40c.
PEAUX—Chevreuil 22c. la livre; mouton 10 à 80c. pièce: chèvre 10 à 20c.
MOUSSE—Mêlée 1 à 1½c. la livre; grise ½c.; noire 2 à 2¼c.
CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 4c pièce; cornes de vaches — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à 50c. de plus par baril. Pitch $1 75 à 1 90, goudron de charbon $4 50 à 5 00 le baril, goudron de pin $4 00 à —. Résine selon la qualité $1 02½ à $3 90. Essence de térébenthine à 28. Jobbing 2c. de plus le gallon.

TONNELLERIE—	
Barils de mélasse	$1 30
Demi-barils de mélasse	85c.
Kegs	65c.
Boucauts de sucre	—
Barils de sucre	37 @ 39c
Barils de riz	37 @ 39c
Cypress bbls staves, par 1000	$14 50 @ 15 00
Bbls poles, par 1000	17 00
Hhd poles, par 1000	—
Jobbing plus élevé.	

CHARBON.

PITTSBURG—Par chaland 33 à 35c le baril; famille 50c. le baril. $5 00 le boucaut; anthracite $9 00 à 9 50 le ton.; bateaux 40c.; steamers $3 60 à 3 80 la tonne.
ALABAMA—Par baril Corona 45c.; Corona nut coal 35c.; splint coal 50c.; nut splint coal 40c.; Cahaba 45c.; steam coal sur chars $3 00 à 3 25 la ton.

MATERIAUX de CONSTRUCTION

Yard Spot Quotations.

Yellow pine, rough, per 1,000 feet—	
Timber No 1, 10c per linear foo	10 @ 15
Scantling No 1	12 00 @ —
No 2	10 00 @ —
1x12 boards, clear	14 00 @ —
1x12 log through	11 00 @ —
1x12 merchantable	9 00 @ —
1x12	8 00 @ —
Weather boards, stock, 1¼x6 and 7	15 00 @ —
Ceiling, stock, 1in	7 00 @ —
Yellow pine, dressed—	
Flooring, 1¼x3¼, clear	25 00 @ —
1¼x4¼ and 5¼, clear face	18 00 @ —
Weather boards, No 1	18 00 @ 14 00
Ceiling, clear face	15 00 @ 16 00
Cypress—	
Rough boards, choice and prime	20 00 @ 22 50
Merchantable	15 00 @ 16 00
Box	10 00 @ 12 00
Mahogany timber per ton	50 00 @ 65 00
S. cedar timber, per ton	50 00 @ 75 00
Walnut timber—Il n'y en a pas sur le marché.	
Oak lumber, per 1000	27 50 @ 30 00
Shingles—16, 18 and 20 inch., sawed and split	1 50 @ 2 50
Laths, per 1000	1 75 @ 2 50
Alabama lime	90 @ 1 00
Cement, domestic	1 50 @ 1 75
Cement, imported	2 40 @ 3 00
Slate	5 00 @ 7 50
Brick, Lake and I. C. R. R.	9 50 @ 10 00
Brick, paving	10 00 @ 11 00
Brick, ordinary	7 50 @ 8 00
Sand	20 @ 25
Shells, small	— @ 35
Plaster, calcined	1 85 @ —
Fire brick, American, per 1000	25 00 @ —
Fire brick, English, per 1000	27 50 @ —
Shells, large	1 25 @ 1 50
Fire clay, per barrel	1 65 @ —
Lake fire clay	50 @ —
Sewer pipe, per foot	15 @ 20
Chimney flue linings, per foot	15 @ 20

VINS ET LIQUEURS.

Alcool, le gallon	.... @ 2 55
Brandies, du pays, le gallon	1 50 @ 3 50
Pêche, vieux, le gallon	2 25 @ 3 50
Pomme, le gallon	2 25 @ 3 50
Cognac importé, 1882, le gallon	.... @ 5 25
1878	.... @ 6 00
1875	.... @ 6 25
1870	.... @ 7 00
1865	.... @ 7 50
1860	.... @ 8 50
1848	.... @ 12 50
Otard, Dupuy & Co. Cognac, 1882	.... @ 6 00
1870	.... @ 7 50
1864	.... @ 9 50
1848	.... @ 10 75
L. P. Claverie & Co. Cognac 1880	.... @ 5 50
1873	.... @ 6 50
1868	.... @ 7 50
1850	.... @ 14 50
Whisky—Rectifié de la Louisiane, 90 0|0 de preuve, par gallon	.... @ 1 30
Ouest	1 15 @ 1 18
Bourbon	1 40 @ 3 50
Seigle	1 50 @ 3 50
Ecosse, importé	4 50 @ 5 50
Irlande, importé	4 50 @ 5 50
Duffy's malt whisky, par gallon	.... @ 3 00
Duffy's malt whisky, par caisse	.... @ 8 50
Genièvre—Du pays, de New-York ou de Philadelphie, par gallon	1 15 @ 1 50
Hollande, par gallon	3 25 @ 3 50
Sir Robt. Burnett's Old Tom, par gallon	3 60 @ 3 75
Sir Robt. Burnett's Old Tom, par caisse	9 50 @ 10 00
David McArthur & Co.'s Old Tom Gin, par caisse	9 50 @ 10 00
David McArthur & Co.'s Old Tom Gin, par gallon	3 55 @ 3 75
Holland, par caisse	8 50 @ 9 00
Vins Rouges—Claret ordinaire la caisse	2 75 @ 3 50
Importé Médoc, la caisse	.... @ 6 00
St-Julien, la caisse	.... @ 6 50
Vertheuil Médoc, la caisse	.... @ 6 50
Margaux, la caisse	.... @ 7 00
Château Dillon, la caisse	.... @ 7 50
Château Duplessy, la caisse	.... @ 10 00
Pontet Canet, la caisse	.... @ 10 00
Larose, la caisse	.... @ 14 00
Léoville, la caisse	.... @ 14 00
Château Haut Brion, la caisse	.... @ 24 00
Château Lafitte, la caisse	.... @ 28 00
California Claret, le gallon	35 @ 75
California Zinfandel, le gallon	45 @ 1 00
Importé, ordinaire, la barrique	57 50 @ 60 00
Clarets de famille, la barrique	65 00 @ 80 00
Richebon, la barrique	.... @ 95 00
Blanquefort, la barrique	.... @ 105 00
St-Clément, 1887, la barrique	.... @ 125 00
Château Dillon, la barrique	.... @ 125 00
Château Didon, J. Prom & Co., la barrique	65 00 @ 75 00
Château de Portets, J. Prom & Co., la barrique	90 00 @ 110 00
Vins Blancs — Californie, le gallon	48 @ 90
Ordinaire, la caisse	2 75 @ 3 50
Importé Graves, la caisse	.... @ 6 00
Importé Sauternes, la caisse	.... @ 8 00
Importé Haut Sauternes, la caisse	.... @ 10 00
Imp. Chât. Carbonnieu, la caisse	.... @ 10 00
Imp. Château d'Arche, la caisse	.... @ 11 50
Imp. Chât. Sudeuraut, la caisse	.... @ 15 25
Imp. Château Reussec, la caisse	.... @ 16 00
Importé Château Latour Blanche, la caisse	.... @ 18 00
Importé Chât. Yquem, la caisse	20 00 @ 30 00
Importé de famille, la barrique	65 00 @ 80 00
Importé fin, la barrique	100 00 @ 200 00
Pints $1 de plus par caisse	
Ordinaire, la caisse	3 25 @ 3 50
Madère, la caisse	4 25 @ 6 50
Madère, Cette, le gallon	1 00 @ 1 10
Madère, genuine line, le gallon	3 50 @ 5 00
Muscat, la caisse	19 00 @ 25 00
Sherry, Cette, le gallon	1 00 @ 1 10
Sherry, genuine Xérès, le gallon	1 50 @ 5 00
Sherry, la caisse	20 00 @ 25 00
Très vieux porto, la caisse	6 00 @ 28 00
Champagne — Roederer carte blanche, quarts, la douzaine	.... @ 30 50
G. H. Mumm & Co.'s Dry Verzenay	.... @ 27 50
Extra Dry	.... @ 31 50
Delbeck & Co.'s extra dry arts	.... @ 29 50
Delbeck & Co.'s Delmonico, qts	.... @ 28 00
D. B. Pol & Co.'s, quarts	.... @ 25 00
Perrier-Jouet — Reserve Royal, quarts	.... @ 32 50
Perrier-Jouet—Special, quarts	.... @ 32 50
Moet & Chandon, white seal, qts.	.... @ 29 00
Bouche, extra Sec, quarts	.... @ 30 50
Bouche, Sec, quarts	.... @ 30 50
Bouche Riche, quarts	.... @ 30 50
Pomery Sec	.... @ 33 00
Veuve Clicquot	.... @ 32 75
Louis Roederer, quarts	.... @ 31 00
Pints $2 de plus par caisse.	
Demarcilly Royal champagne, Ultra Sec, quarts	29 50 @ ....
Demarcilly Royal champagne, Ultra Sec, pints	31 50 @ ....
Ale et Porter—	
Reed Bros, la douzaine	.... @ 1 75
Burke, E. J., la douzaine	.... @ 1 75

QUINCAILLERIE.

Axes—"I cut keen," par dous	$6 75 @ 7 00
Crescent, par douz	5 75 @ 6 25
Diamond axle grease, en boîtes par gr	5 00 @ 5 50
Scott's bellows, 28 to 42-inch, chacun	5 50 @ 18 00
Trace chains, la paire	25 @ 75
Ox chains, ¼, 5-16 et ⅜, par livre	5½ @ 7
Hoes A. B. & Co., H. B. No 2-0 @ 5, par dous	2 25 @ 5 00
A. B. & Co., A. B. No 2-0 @ 3, par dous	2 50 @ 6 00
Lyndon B.C. No 4-0 @ 3, par dous	3 65 @ 6 00
Baldwin st 4-0 1, par dous	3 00 @ 5 00
West La Dow cultivator, W-lay by discs, chacun	65 00
Planet, Jr., cultivator, plain, chac.	4 25
Planet, Jr., cultivator, horse hoe, chacun	6 25
Planet, Jr., cultivator, wheels, cha.	1 25
Brent La Dow cultivator, chacun	40 00
Universal cultivator, chacun	24 00
Columbia cultivator, chacun	30 00
Brown riding cultivator, chacun	30 00
Brown walking cultivator, chacun	25 00
Monroe rotary harrows, Nos 1 @ 3	17 50 @ 25 00
Geddes' hinge harrows, 14 @ 30-tooth	7 50 @ 15 00
Pennington side harrows, chacun	3 50
A. B. & Co. side harrows, chacun	2 75
Expanding harrows, 11-tooth, chac.	3 75
Deere's stalk cutter, No 1	30 00
Deere's stalk cutter, No 2	37 25
La Dow disc harrows	28 00
Deere disc harrows, No 1	30 00
Deere disc harrows, No 4	39 00
Hollow ware, skillets and lids	25
Anvils	10 @ 12
Bar iron, basis, per cwt	1 85
Steel nails, 50 @ 60 basis, keg	1 50
Wire nails, 50 @ 60 basis, keg	1 90
I cut keen plows, pony x pts.	list $5 75, less 35 per cent
I cut keen plows, A-O x pts.,	list $6 75, less 35 per cent
I cut keen plows, B-O x pts.,	list $7 50, less 35 per cent
I cut keen plows, C-O x pts.,	list $10 40, less 35 per cent
I cut keen plows D-O x pts.,	list $11 40, less 35 per cent
John Deere Plows—	
A. B. & Co. steel plows, pony x pts, chacun	2 75
A. B. & Co. steel plows, A-O x pts, chacun	3 25
A. B. & Co. steel plows, B-O x pts, chacun	4 00
A. B. & Co. steel plows, C-O x pts chacun	8 00
A. B. & Co. cast plows, ½-8-K pony x pts, chacun	1 85
Texas Ranger series, steel and wood beam, 30 per cent from list.	
Blue Beard series, steel and wood beam, 30 per cent from list.	
Pelican series, steel beams, 25 per cent from list.	
Creole series, steel beams, 25 per cent from list.	
"Banner" Combined Corn and Cotton Planter, without roller. net	10 50 @ ....
Roller, for same, net	1 00 @ ....
Georgia stocks, single	75
Georgia stocks double	1 75
Farmers' pet double stocks	1 75
Rope, sisal, ½-inch and over, base.	7½
Rope, manila, ½-inch and over, base.	8½
Rope, cotton, 5-16 and ⅜-inch, base.	11
Spades—Ames', A. B. & Co., crescent	5 50 @ 10 00
Shovels—Ames', A. B. & Co., crescent	5 50 @ 10 00
Barb wire, galvanized, per cwt	.... @ 3 00
Drop shot, tower, per bag	1 50
Buck shot, per bag	1 75
Dupont powder, small lots	2 50
Cane knives, par dous	5 50
Wheel barrows, par dous	12 50 @ 21 00
Best coal barrows, chacun	5 50 @ 6 00
Allen c. s. meal distributor	60 00 @ ....
Clarke's c. s. meal distributor	65 00 @ ....
Black Oap Stoves, less 50 per cent off list.	
Garland stoves, less 50 per cent off list.	
Pennant stoves, less 50 per cent off list.	
Challenge ice chests and Challenge refrigerators less 35 per cent off list.	

MARCHE AUX BESTIAUX.

Bœufs — Grass, par livre, gross	2½ @	2¾
Common to fair	2 @	2¼
Mississippi, Alabama, etc., choix, par livre	2 @	2½
Vaches communes et vieilles, par tête	$8 00	@ 10 00
Veaux—1re qualité, par tête	7 00	@ 10 00
2me qualité	5 00	@ 7 00
Veaux de choix	5 00	@ 7 00
Communs	3 00	@ 5 00
Porc—Good fat Western, par livre gross	6½ @	7
Fair Ouachita	4 @	5
Moutons—Choice, par tête	2 00	@ 3 00
Fair, par tête	1 00	@ 2 00
Vaches laitières—1re qualité, par tête	20 00	@ 30 00
2me qualité par tête	12 50	@ 15 00

CHEVAUX ET MULETS.

Chevaux communs	$ 80 @ [illegible]
Bons chevaux de trait	125 @ 150
Chevaux de selle et de voiture	225 @ 300
Mulets pour habitations sucrières	160 @ 180
Mulets, qualité moyenne	140 @ 160
Mulets pour coton	100 @ 125
Mulets communs	40 @ 75
Bons mulets de ville	225 @ [illegible]

VAPEURS.

Mandeville, Madisonville et Covington.

LE STEAMER NEW CAMELIA

Commençant le 9 octobre 1893,

Partira de MILNEBURG à l'arrivée des trains du Dépôt Pontchartrain, au pied des Champs-Elysées

Les Mardis, à l'arrivée du train de 1 h. P. M.
Les Jeudis, 1 h. P. M.
Les Samedis (Mandeville et Madisonville), 3 h. P. M.

Pour le retour, partira de Madisonville:

Les Lundis 5.45 A. M.
Les Mercredis, Old Landing 7.00 A. M.
Les Vendredis, 7.00 A. M.

Si l'eau et le temps le permettent.

EXCURSIONS:

Tous les Dimanches, par le train de 8 h. A. M.

Frêt reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à la tête de la rue Girod.

W. G. COYLE & CIE., Agent
30avril— No 47 rue Carondelet.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New-York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes et lumières électriques), partiront de la jetée No 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton Street, tous les samedis.

LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 11 novembre
LA TOURAINE, Frangeul, samedi, 18 novembre
LA CHAMPAGNE, Laurent, samedi, 25 novem.

Prix du passage pour le Havre.

Vin compris dans toutes les classes.

Première cabine.......... $80 et $100 et au-dessus, selon les accommodations.
Deuxième classe.......... $60
Entrepont, $24 50, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Billets, aller et retour, à prix réduits.

EMMANUEL E. PREVOST
Agent général du Sud, 45 rue Baronne.

CROMWELL STEAMSHIP CO.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Steamers:

NEW ORLEANS...... Mercredi, 15 novembre.
KNICKERBOCKER.. Mercredi, 22 novembre.
HUDSON............ Mercredi, 29 novembre.

Partiront de leur quai à 8 a. m. au pied de la rue Toulouse.

Assurance de Marine sur Cargaison au Quart pour Cent.

Taux et Connaissements Directs donnés pour tous les Points de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etranger.

Ces steamers font connection à la Nouvelle-Orléans avec le Texas and Pacific Railroad formant la CROMWELL PACIFIC THROUGH LINE entre New York, Boston, Philadelphia, Baltimore et les principaux points de l'Est et les principaux endroits du Texas, de la Louisiane, Nouveau Mexique, Colorado, Arizona et Californie, et avec d'autres lignes de chemins de fer et de steamships pour divers points en Louisiane, Alabama et Mississippi, et les rivières Rouge et Mississippi.

Les agréments pour passagers ne peuvent être surpassés.

Pour fret ou passage s'adresser

ALFRED MOULTON & CO.
4 mai—1 an Rue Carondelet No 41

Société de la Croix Rouge de la Louisiane.—Au Public—La Société de la Croix Rouge de la Louisiane, de laquelle Mlle Clara Barton est l'exécutive nationale, fait par la présente un appel au public en général pour des souscriptions et des contributions, afin de venir en aide aux victimes du récent ouragan dans le sud-ouest de la Louisiane, qui sont en ce moment sans nourriture et sans abri. La société demande que toutes souscriptions et contributions soient faites à John M. Coos, trésorier, au No 2 de la rue Tchoupitoulas.

J. B. VINET, Président.
E. K. SKINNER Secrétaire. 5 oct

FEUILLETON.

No 73 Commencé le 9 août.

Mortel Amour!

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

TROISIÈME PARTIE.

L'EXPIATION.

XIV

FAUX ESPOIR!

(Suite.)

Cependant Rose à la pensée de retourner dans son pays éprouvait une joie d'enfant.

Elle entraina sa femme de chambre avec elle, fit atteler sa voiture et courut à la cité Vindé.

Elle voulut voir une dernière fois en liberté le petit appartement où elle avait vécu longtemps, où elle avait aimé dans le silence de sa retraite celui qui n'était plus.

Elle laissa Geneviève dans la voiture, sur le boulevard.

En passant dans le couloir du sixième, elle aperçut la clef sur la porte de l'accordeur et frappa.

Aussitôt il vint ouvrir.

A l'aspect de sa voisine, le bossu devint rouge comme une cerise.

—Vous! dit-il. Quel hasard!

Il la regardait et fut surpris de la joie qui brillait dans ses yeux.

Il connaissait par les journaux le duel du baron Ferney et la fin du malheureux lieutenant.

Ce duel avait fait un bruit énorme.

Ce sont des événements que la presse exploite avec fracas.

—Venez chez moi, dit Rose; je serai si heureuse de causer un moment avec vous!

Il la suivit.

N'était-il pas le gardien de sa retraite d'autrefois?

Dans le petit salon, bien mesquin en comparaison des magnificences de la rue Fortuny, assis l'un devant l'autre, les coudes sur la table, ils causèrent cœur à cœur.

Si elle semblait heureuse, c'est qu'elle avait quelques jours de congé, qu'elle allait au pays, qu'elle reverrait Andrée à Tavernay et lui porterait une espérance peut-être.

Elle en avait le pressentiment.

Ces lettres traversées par la balle qui avait tué le comte de Rambert devaient contenir la preuve de l'innocence d'Andrée.... Autrement le comte se serait-il suicidé si elle l'eût aimé?

Cependant elle n'osait s'en assurer. Elle hésitait encore et ne pouvait se résoudre à violer le secret du mort.

Là-bas, cachée dans la maison du baron Ferney, elle verrait de loin Tavernay et son clocher, la ferme des Essarts, et peut-être les murs du cimetière.

Elle n'osait ajouter: et la tombe de ce pauvre Jacques.

Elle connaissait bien le château des Ormes pour être passé plusieurs fois devant le domaine.

C'est une grande construction blanche bâtie sur un point très élevé d'où on domine le pays de tous côtés.

De là elle découvrirait les bois et la plaine, jusqu'à la Rochère.

Et puis elle confia à son ami qu'elle pourrait peut-être le soir, dans l'ombre, aller prier quelquefois sur la tombe du mort.

Le jour elle serait morte de honte, rien que pour traverser le village, mais la nuit!......

Le pauvre bossu l'écoutait en la dévorant du regard.

De son côté, il lui apprit qu'il venait de faire de nouveau un petit héritage en commun avec son cousin, six ou sept cents francs de rentes, d'une parente qui leur laissait une bonne ferme du côté de Corbigny.

—Encore! dit Rose, avez-vous de la chance! Et moi qui ne vous demande pas de nouvelles des amis! Suis-je assez ingrate!

Elle ajouta, le cœur gros, dans une de ces explosions qui inquiétaient le docteur:

—Il faut m'excuser, mon ami! J'ai tant de chagrin.

Mais ce fut court.

Elle essuya promptement ses yeux et se remit à causer.

Le bossu apprit ce qui se passait.

Oui, Mouillard allait bien, mais avec moins de gaîté que les autres années. Depuis qu'elle était partie, les réunions du dimanche avaient perdu de leur entrain.

Le gros cuisinier lui-même la regrettait.

Et Thérèse aussi qui ne revenait pas!

La petite coterie était disloquée.

Il n'y avait plus que Julie Brault, de Saint-Saulge, qui venait à la rue Caumartin. Elle était indécise et ne savait que faire. Elle n'avait pas voulu suivre sa maîtresse qui s'était retirée en province.

La grande rousse avait de petites rentes et se demandait si elle n'allait pas s'en aller aussi et quitter Paris.

Tout se détraquait.

Aussi, lui, il pensait à se retirer, sérieusement. Il en avait assez. Depuis qu'il ne la voyait plus, aucun intérêt ne le retenait. Mouillard n'était pas éloigné d'en faire autant. Ils iraient peut-être habiter ensemble dans quelque coin. Ils avaient toujours été bons amis. Le pâtissier était riche, lui. Une douzaine de mille francs de rentes. Il avait arrondi sa pelote. Depuis quelque temps il cherchait une femme. La grande Julie ne lui déplaisait pas. Elle était très bonne fille, d'humeur égale, active et entendue. Certainement elle avait vécu dans un drôle de monde, mais on ne se place pas où on veut et au fond, elle ne s'était pas mal conduite. Il y a plus d'honnêtes gens qu'on ne pense et ce n'est pas toujours ceux qu'on suppose qui le sont davantage.

Ils restèrent longtemps ensemble.

Rose, en écoutant le bossu, jetait souvent les yeux sur le tiroir de sa petite table, où étaient enfermées les reliques de son amour et le portrait de Jacques Bailleul.

L'accordeur vit des larmes silencieuses, qui roulaient des cils de son amie, tomber lourdement, comme des perles, sur les objets qu'elle regardait.

Mais elle passa à la dérobée son mouchoir sur ses yeux, et prenant un papier, elle écrivit quelques lignes, le mit sous enveloppe avec une adresse et l'enferma dans le tiroir dont elle mit la clef à l'endroit où elle la laissait d'ordinaire.

Lorsqu'elle se disposa à partir, le bossu semblait troublé, lui aussi.

Ils se regardèrent un instant, à la lueur de deux bougies qu'elle avait allumées, car la nuit était tombée pendant l'entrevue.

L'accordeur la vit se mordre les lèvres et fermer les yeux pour cacher l'émotion qui la gagnait.

Et tout à coup, au moment où elle se dirigeait vers la porte, elle se retourna et lui dit:

—Voulez-vous m'embrasser, mon ami, pour me dire adieu, car qui sait quand nous nous reverrons!

Il eut alors l'idée qu'elle jouait un rôle et méditait une résolution désespérée.

Mais elle le rassura avec un sourire angélique.

Elle lui tendit son visage charmant. Il effleura son front pur de ses lèvres, timidement.

Mais elle lui dit avec vivacité;

—Pas comme ça! sur les deux joues... ne soyez donc pas si craintif!.... comme frère et sœur! N'avez-vous pas été pour moi le meilleur et le plus doux des amis?

Le pauvre bossu était un homme et plein de courage. Son cœur se serra pourtant sous une poignante angoisse.

Il eut le pressentiment qu'il ne la reverrait plus.

Elle sortit enfin.

Il l'écouta s'éloigner dans les longs couloirs; il la vit se perdre au détour de l'escalier et aussitôt il rentra chez lui, s'accouda à sa table et pleura silencieusement.

Et le lendemain, quand il rentra dans sa chambre, pris d'un désir de revoir le lieu où elle avait pour ainsi dire laissé un dernier parfum, il entra dans le petit salon placé sous sa garde, ouvrit le tiroir aux souvenirs et regarda le pli qu'elle y avait joint la veille.

Il y avait sur l'enveloppe:

"Pour mon bon ami et voisin, Nestor Poquet, le jour où il apprendra ma mort.

"ROSE PRINTEMPS."

A l'heure où il lisait cette lugubre adresse, elle roulait avec Geneviève et deux domestiques dans le train qui l'emportait au Morvan.

XV

PÈLERINAGE NOCTURNE.

Le jour même du départ de Rose, Ferney l'aîné avait rendu le dernier soupir dans son hôtel de la rue d'Anjou qui touche à celui de son neveu Maxime. Les grands et les petits finissent toujours par aboutir au même but.

Ferney l'aîné avait joui d'une existence comblée abondamment des biens de ce monde et il en avait largement profité.

C'était un célibataire doublé d'un sybarite.

Dieu lui fasse miséricorde!

Le baron Maxime dont l'énorme fortune se trouvait doublée par cet accident fut contraint de rester à Paris deux ou trois jours pour remplir ses devoirs d'héritier et mettre ses affaires en ordre.

Le château des Ormes était donc plongé dans un deuil décent.

D'ordinaire on n'y faisait pas grand bruit. Le personnel était restreint mais suffisant.

Un garde et sa femme logés dans un pavillon à l'extrémité du petit parc; un jardinier chargé de l'entretien de quelques corbeilles qui avoisinent le perron et le potager.

Quand le baron Maxime venait dans la Nièvre, il amenait son monde.

Or, depuis vingt-quatre heures, le silence ordinaire du logis était le même et cependant de nouveaux habitants s'y étaient installés.

Une jeune étrangère en deuil y était arrivée, accompagnée d'une vieille femme de chambre, d'une cuisinière et d'un domestique mâle, hors d'âge lui-même.

Mais cette silencieuse invasion n'avait rien changé aux habitudes de la maison et ne jetait aucune animation dans le pays.

Voici pourquoi:

La maison des Ormes, vaste construction en forme de carré long, couverte en tuiles, est située au centre d'une étendue de terres considérables.

Du sommet où elle s'élève, la vue embrasse d'immenses herbages, des embanches, selon l'expression du Morvan, mêlés de champs de labour et de taillis.

C'est à peine si on distingue çà et là le toit de quelque demeure de paysans perdue dans un entourage de noyers et d'autres arbres de haute taille.

De grands troupeaux de bœufs blancs émaillent la verdure des prairies.

C'est la solitude immense dans la richesse du sol et presque l'absence du travail.

Partout des bœufs à l'engrais et point d'habitants.

Où sont-ils?

On se le demande. Ils existent pourtant, mais espacés de loin en loin, inutiles pour ainsi dire dans ces terres bénies qui se couvrent d'elles-mêmes d'une abondante toison de verdure.

Le château est donc seul sur la haute colline qu'il occupe, sans voisins, simple mais non sans grandeur avec son large perron de dix marches, ses hautes fenêtres garnies de persiennes blanches, sa tour carrée et massive du côté du nord et les bosquets d'ormes deux ou trois fois séculaires qui lui ont donné son nom.

Tout ce qu'on découvre de tous côtés, aux premiers plans de l'horizon, est à lui.

Si la maison est à la fois imposante et simple, le domaine est princier, ce qui vaut mieux.

Il était six heures du soir.

A l'une des fenêtres du premier étage, appuyée au balcon de ferme qui en forme l'ornement et la sûreté, la jeune femme, arrivée la veille, examinait l'horizon lointain dont les détails s'effaçaient dans la brume du soir.

C'était Rose.

D'un côté, sur la droite, les blanches murailles de la Rochère disparaissaient, dominant encore de leur masse élégante de la plaine au milieu de laquelle elles sont élevées; de l'autre, sur la gauche, les masses profondes des futaies de Tavernay escaladaient les côtes rocheuses qui montent vers le grand Montarnu et la forêt d'Anost.

La lune se leva rouge comme du sang, et sur son disque les toits du château des Melhain se profilèrent pour disparaître aussitôt.

Le silence le plus recueilli régnait dans ces solitudes.

C'est à peine si le cri aigu des taureaux s'appelant et se menaçant d'une prairie à l'autre le troublait par moments, ou le hululement des oiseaux de nuit partant en chasse dans les ténèbres qui s'épaississaient rapidement.

Rose réfléchissait en laissant ses regards errer au loin sur ce pays où elle avait vécu sa jeunesse heureuse.

Et tout son passé revivait à ses yeux Sort bizarre et tourmenté que le sien! Fille d'un garde, elle avait eu pour nourrice une marquise; un beau garçon, un fils de paysans riches, s'était épris d'elle comme elle s'était attachée à lui, simplement, sans effort, en s'abandonnant au courant qui les emportait; séparés par de mystérieux événements, ils n'avaient jamais cessé d'être l'un à l'autre, de cœur, et les hasards, la destinée, si on veut, l'avaient jetée aux bras d'un homme qu'elle ne pouvait aimer et cependant qu'elle ne pouvait haïr sans ingratitude puisqu'il était pour elle le meilleur des amis.

Et cet homme était le meurtrier de l'autre!

Le mort, l'élu de son cœur, son compagnon de jeunesse, son fiancé, était près d'elle, et une envie la tenait de courir à sa tombe, de s'y agenouiller et, là, seule dans la nuit, de demander conseil à cet ami d'autrefois qui, en expirant avait dû lui envoyer sa dernière pensée.

Elle pressait dans ses mains la fiole fatale qu'elle avait achetée à Londres et, dans une hallucination d'âme enfiévrée, elle se disait que s'il l'appelait elle irait le rejoindre et qu'elle en avait le pouvoir.

Il lui semblait que c'eût été pour elle une douceur de s'endormir près de lui pour ne plus s'éveiller.

Cette idée la tourmentait depuis l'instant où elle avait appris sa fin tragique.

C'était une folie à laquelle elle résistait de toutes ses forces, mais le docteur avait vu juste. Elle éclatait dans ses yeux noirs parfois agrandis et fixes.

Cette tombe était là, devant elle, à deux ou trois lieues, au pied du clocher de la petite église où elle était entrée si souvent, près de laquelle ils s'étaient promenés tant de fois, d'où enfin elle eût été si fière de sortir à son bras, à l'issue de la messe de mariage, en robe blanche, avec des fleurs d'oranger au corsage et dans les cheveux.

Le mort l'attirait, la maison aux lierres aussi, la petite maison où ils se parlaient à la fenêtre et se tendaient la main à travers le fouillis de verdure qui l'encombrait.

Que de chastes baisers ils avaient échangés par cette étroite ouverture, elle, penchée à demi, lui se soutenant à l'aide de ses bras vigoureux à l'appui du granit!

Ces baisers, qu'ils pouvaient se donner au grand jour, elle les sentait encore, chauds et carressants, sur ses joues roses!

Et personne ne s'étonnait de leur liberté dans le village.

N'étaient-ils pas fiancés? Tout le monde le savait, et les filles jalousaient ce couple magnifique qui n'avait pas son pendant bien loin à la ronde.

Tous ces souvenirs se ravivaient dans l'âme de la pauvre fille et, du grand château où elle était à la fois maîtresse et prisonnière, elle était prise d'une envie folle de s'évader pour courir à Tavernay et revoir, ne fût-ce qu'un instant, l'air de ces lieux chéris qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Et pourquoi pas, après tout?

Cette idée s'acharnait après elle, mais les soins dont on l'entourait l'empêchaient de la mettre à exécution.

La nuit seule pouvait la favoriser.

Celle-là était propice.

La lune montait à l'horizon, répandant sa lumière argentée sur les bois sombres et les vastes herbages voilés d'une brume blanche qui rasait le sol.

Rien de plus facile que de suivre le chemin qui va des Ormes à Tavernay. Seulement il fallait sortir sans être vue.

C'était là le danger.

La femme de chambre entra.

Les domestiques redoublaient de prévenance pour leur jeune et charmante maîtresse. Peut être pressentaient-ils les projets du baron.

D'ailleurs, elle les captivait par sa grâce.

Ah! si une femme fut jamais digne d'être aimée c'était bien celle-là.

—Madame ne descend pas? demanda Geneviève.

Rose fit un geste de lassitude.

—Non, je n'ai besoin que de repos.

—Le dîner de madame est servi.

Rose parut se raviser, haussa les épaules et suivit la femme de chambre.

Elle se trouva seule dans la salle immense boisée du haut en bas de chêne noir, au plafond à poutres saillantes, croisées, rechampies d'un filet d'or, somptueuse en somme et sévèrement imposante, avec de hauts dressoirs sculptés et quelques tableaux de chasse.

Et après quelques minutes, prétextant une fatigue, un besoin de sommeil, elle regagna sa chambre en disant à la brave femme:

—Je vais dormir.... Je n'aurai pas besoin de vous jusqu'à demain.... Vous pouvez aller dîner, Geneviève.

Son parti était pris.

Rentrée chez elle, elle regarda un instant au dehors.

Personne sous les grands ormeaux, personne dans les jardins, ni sur les pelouses parfaitement entretenues où des corbeilles de dahlias et de chrysanthèmes se dessinaient nettement sur les gazons ras.

Des cuisines seulement, une lueur sortait, indiquant que les domestiques y étaient réunis.

Heureusement, elles étaient situées à l'autre extrémité du long bâtiment.

L'instant était propice.

Il n'était pas sept heures; en marchant vite, Rose pouvait être de retour avant minuit.

A continuer.